

Dans le bois, tu naîtras ; dans le bois, tu mourras. Voilà toute mon histoire. Mon arrière-grand-père, mon grand-père, mon père, tous étaient ébénistes. Un métier sacré, disait-on dans la famille. Et de parler de la noblesse du matériau, de ce toucher sans nul autre pareil. Évidemment, il y a bois et bois disait mon père, celui du sabotier n'est pas celui du tonnelier ; l'épicéa amoureux séché pendant dix ans fera une merveilleuse table de violon, mais le facteur de flûte l'ignorera pour ne jurer que par le buis. Le bois, ajoutait-il, ce n'est pas seulement la dureté ou l'élasticité, c'est aussi une odeur, celle de l'olivier qui respire la garrigue, ou celle d'une flambée d'érable qui réchauffe à la fois le corps et l'âme. Et ma mère de conclure : le bois, c'est la vie. Quelle ironie ! Pour eux, Dieu n'était pas potier, il était sculpteur, ainsi avait-il façonné Adam et Ève.

Les chats, dit-on, ne font pas des chiens. Pourtant je ne suis pas devenu ébéniste comme mon père, mais menuisier. On ne choisit pas son destin. Je n'avais pas la résistance physique nécessaire pour rester debout la journée entière, pour tourner les meubles en un sens, en un autre. D'ailleurs, je déteste moulures et fioritures. Tout le monde n'a pas le tempérament artiste, affirmait ma mère. Comment devais-je l'interpréter ? Mon frère, oui, l'avait. Comme il avait la carrure d'athlète qui sied à l'homme de l'art. À quoi tient la vie ? Cinq minutes supplémentaires dans le ventre maternel, et les fées qui avaient déjà officié sur le berceau de mon jumeau –faux jumeau, ai-je besoin de le préciser ? -, oublièrent de revenir se pencher sur le mien. Il hérita de tous les dons.

Le ventre maternel, parlons-en, ce fut bien le seul lieu où me fut épargné le bruit du bois, l'odeur du bois, la vue du bois, son goût. À huit mois, je rampais à genoux dans

les copeaux qui jonchaient le sol de l'atelier, j'en avais déjà plein les mains, la bouche. À trois ans, mon cheval à bascule était en bois, mon tricycle était en bois ; en bois aussi mon ours au lieu d'être en peluche. Sa face était dure et froide, mes larmes roulaient dessus. À cinq ans, j'avais inspiré tant de sciure que je sentais le sapin. Mes poumons en débordaient, je respirais difficilement. On m'envoya à la montagne prendre un bol d'air. J'y suis resté dix mois. Je n'ai été heureux que quand la neige masquait la forêt. Mais l'altitude était basse et la crête des sapins émergeait trop souvent.

Le bois me donne la nausée. J'admire les bêtes qui le rongent. Leur persévérance me fascine. Je les applaudis. Parvenir à mettre à bas une charpente mérite un minimum de considération. Bouffeur de bois, j'ai été et je demeure, mais au vu de ma taille, je n'arrive pas à la cheville de ces bestioles.